



HAL
open science

Le voyage de l'amphibène au Nouveau Monde. À propos du "serpent à deux têtes" dans le Voyage en Amérique de Chateaubriand

Patrice Uhl

► **To cite this version:**

Patrice Uhl. Le voyage de l'amphibène au Nouveau Monde. À propos du "serpent à deux têtes" dans le Voyage en Amérique de Chateaubriand. *Expressions*, 1997, 10, pp.77-84. hal-02406048

HAL Id: hal-02406048

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406048>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE VOYAGE DE L'AMPHISBÈNE AU NOUVEAU MONDE À propos du « serpent à deux têtes » dans le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand

Patrice UHL
Université de la Réunion

Le *Voyage en Amérique*, plus que tout autre livre de Chateaubriand, semble-t-il, a alimenté, à l'époque où la critique se voulait positive, un petit jeu érudit s'apparentant d'assez près à l'enquête de police. Beaucoup de temps et d'énergie ont ainsi été dépensés à traquer les « mensonges » de l'écrivain, à mettre au grand jour ses « plagiats ». Citons, parmi les adeptes dudit petit jeu, E. Dick¹ et le médiéviste J. Bédier².

Ce genre de passe-temps n'intéresse, heureusement, plus grand monde aujourd'hui ; les trouvailles des fins limiers lancés aux troussees de l'*Enchanteur* dorment désormais là où le lecteur ordinaire risque de ne jamais les rencontrer : dans l'*apparat*us des bonnes éditions³.

Je vais pourtant traiter ici de l'une des pièces à conviction autrefois produites au chef du « mensonge » et/ou du « plagiat » ; je veux parler du « serpent à deux têtes », un hôte de marque de la « patrie des serpents » – comme Chateaubriand appelle l'Amérique – que tout voyageur, avec un peu de chance, peut s'attendre à croiser là-bas, au détour d'un chemin.

Mais, avant d'en venir à mon propos, je m'attarderai un moment sur le « lignage » antique et médiéval auquel, sans grand mystère, le curieux reptile du

1. Cf. Dick, E., « Ein Grosser Plagiator », dans *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten*, I (28 oct. 1906), 170-171 ; « Quelques sources ignorées du *Voyage en Amérique* de Chateaubriand », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, XIII (1906), 228-245.

2. Cf. Bédier, J., « Chateaubriand en Amérique : vérité et fiction », dans *Études critiques*, Paris, Colin, 1903. Cet ouvrage est accessible aux Archives départementales de la Réunion [cote bib. 351].

3. Je ne mentionne ici que les éditions auxquelles j'ai eu recours : Switzer, R., *Chateaubriand. Voyage en Amérique*, 2 vol., Paris, Didier, 1964 ; Regard, M., *Chateaubriand. Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard (« Pléiade »), 1969, t. 1, pp. 595-972. Toutes les citations du texte de Chateaubriand sont faites d'après l'édition de la Pléiade ; les références aux pages y renvoient également.

Nouveau Monde paraît devoir être rattaché.

Chez les Anciens, le serpent à deux têtes n'était pas considéré comme un animal fantastique ; c'était un serpent comme les autres. Les latins l'appelaient *amphisbaena*.

Mais les auteurs divergent sur son mode de déplacement.

Pour les uns, les deux têtes se rejoignent et vont dans le même sens pendant la reptation ; l'amphisbène se déplacerait par reptation latérale, comme certains serpents du désert (cas du céraste sahélien, par ex.).

Nonnos de Panopolis (V^e s.) le décrit comme suit :

« [L'] amphisbène, à deux gueules, love le milieu de son corps en anneaux et crache son venin par chaque tête, ondulant des deux côtés par une double vibration de l'échine ; quand elle rampe, l'une de ses têtes vient toucher l'autre tête et son corps replié, parcouru de secousses, avance sur le côté. »⁴

Pour les autres, c'est simplement un serpent qui rampe à volonté en avant et en arrière.

Pline (I^e s.), qui en parle en plusieurs lieux de son *Histoire naturelle*, met surtout l'accent, au livre VIII, sur son caractère doublement venimeux : « *Minimum canut amphisbaenae, hoc est et a cauda, tamquam parum esset uno ore fundi venenum.* »⁵

Mais c'est isidore de Séville (VII^e s.) qui, fusionnant l'essentiel des données antiques (Solin, Pline, Lucain), fera autorité sur la question tout au long du Moyen Âge, et même au-delà.

Voici ce qu'il écrit de l'amphisbène, au livre XII des *Étymologies* :

« *Anfisbena dicta eo quod duo capita habeat, unum in loco suo, alterum in cauda, currens ex utroque capite, tractu corporis circulato. Haec sola serpentium frigori se committit, prima omnium procedens. De qua t idem Lucanus :*

Et gravis in geminum vergens caput anfisbena.

Cuius oculi lucent velati lucernae. »⁶

4. Nonnos de Panopolis, Dionys., V, 145-154 ; Chauvin, P. (éd.), *Nonnos de Panopolis. Les Dionysiaques*, tome II (chants III-V), Paris, Belles Lettres, 1976, p. 115. L'auteur grec décrit ici un bijou en forme d'amphisbène : le « collier d'Harmonie » ; les crochets initiaux signalent une modification de la structure phrastique originale.

5. Pline, *Hist. nat.*, VIII, 35 ; Ernout, A (éd.), *Pline l'ancien. Histoire naturelle*, livre VIII, Paris, Belles Lettres, 1952, p. 54. « L'amphisbène a une double tête, c'est-à-dire une aussi à la queue, comme si c'était trop peu d'une seule bouche pour verser le venin (trad. A. E.).

6. Isidore de Séville, *Étym.*, XII, 20 ; André, J. (éd.), *Isidore de Séville. Étymologies*, livre XII (« Des animaux »), Paris, Belles Lettres, 1986, p. 148. « *L'anfisbena* doit son

L'article des *Etymologies* sera mot pour mot reproduit par Hugues de Saint-Victor (1097- 1141) dans le traité *De bestiis et aliis rebus*⁷.

Soit directement, soit via le *De bestiis*, le même article inspire encore Brunetto Latini dans *Li Livres dou Tresor* (ou *Li Tresors*), qu'il rédigea en langue d'oïl durant son exil en France (fin 1260 - début 1266) ; l'amphisbaena y est appelée anfemeine (var. enfemenie) : t , t' .

« Anfemeine est une maniere de serpent ki a. ii. testes, l'une en son lieu et et l'autre en sa coue, et de chascune part vieut ele corre ; et cort isnelement, et ses oïls sont luisans comme chandaille. Et sachiés que c'est li serpens au monde sans plus ki maint a la froidure, et tozjors vait devant les autres comme chievetails et guierres. »⁸

Du VII^e au XIII^e siècle, le discours encyclopédique sur l'amphisbène n'a donc pas varié : ce sont bien les termes d'Isidore de Séville (dont le nom, dans l'intervalle, s'est évanoui) qui transparaissent sous la prose vulgaire de Brunetto Latini.

Ce serpent qui, au témoignage d'Isidore, a sa place dans le catalogue des animaux de la création, n'est toutefois pas cité dans les bestiaires médiévaux issus du *Physiologus* (Philippe de Thaon, Guillaume Le Clerc [de Normandie], Gervaise, Pierre de Beauvais, etc.)⁹, ce qui n'a rien de surprenant vu que le

nom à ses deux têtes, l'une à sa place naturelle, l'autre à la queue ; elle avance à partir de ses deux têtes, traînant son corps par un déplacement circulaire. C'est le seul des serpents qui se risque au froid, étant le premier de tous à sortir. Lucain encore a dit : "Et la redoutable anfisbène, dressée vers chacune de ses têtes. Ses yeux brillent comme des lampes" » (trad. I. A.).

7. Cf. Hugues de Saint-Victor, *De bestiis*, III, 44 [De amphysibœna] dans Migne, *Patrologia latina*, CLXXVII, 101 B.

8. Brunetto Latini, *Li Tresors*, I, 139 ; Carmody, F. J. (éd.), *Li Livres dou Tresor de Brunetto Latini*, Berkeley & Los Angeles, Univ. of California Press, 1948, pp. 133-134. « L'enfemeine est une espèce de serpent qui a deux têtes, l'une à la place attendue et l'autre à la queue, et elle peut attaquer aussi bien d'un côté que de l'autre. Elle avance très vite et ses yeux sont brillants comme des chandelles. Et sachez que c'est le seul serpent au monde qui résiste au froid, et qu'il précède toujours les autres serpents, à la façon d'un chef et d'un guerrier » (trad. P. U.).

9. *Le Physiologus* (ou *Physiologus*), c'est-à-dire « Le Naturaliste » est le patron de tous les bestiaires médiévaux. L'original grec, composé au II^e siècle à Alexandrie par un auteur anonyme, est perdu. Il existe de très nombreuses traductions, en latin, bien sûr, mais aussi en arabe, en arménien, et dans la plupart des langues vernaculaires européennes. Il s'agit d'un livre de vulgarisation théologique visant à expliciter, à partir de traits pris au monde animal, les enseignements de la Bible. La bibliographie sur le *Physiologus* et les bestiaires est énorme. Je renvoie le lecteur à Mermier, G. R., *Le*

modèle ne le mentionne pas non plus. De fait, la collection d'animaux du *Physiologus* latin (probablement la même que celle du prototype grec perdu) n'a pas été amplifiée dans les traductions ou adaptations en langue vulgaire qui fleurissent dès le début du XII^e siècle (Philippe de Thaon ou de Thaün, qui passe pour le plus ancien auteur de bestiaire français, aurait composé le sien en 1121¹⁰). Contrairement à la licorne, à la lucrote, à la manticore, au phénix, au scytalis, etc., le serpent à deux têtes n'a pas eu l'honneur d'être « moralisé »

Brunetto Latini, tout en s'inspirant du *Physiologus*, n'est pas tributaire, lui, de cette source unique. *Li Tresors* embrasse la totalité du savoir, c'est une « somme » qui inclut, entre autres, un bestiaire. Le Florentin construit ainsi son *Livre des animaux* en comblant les lacunes du *Physiologus* (tradition « populaire ») à l'aide des *auctores* médio-latins (tradition savante). L'amphisbaena-femine fait justement partie des additions au livre du « naturaliste ».

Conséquence du silence des bestiaires (?), l'amphisbène ne paraît pas avoir eu une grande résonance dans l'imaginaire populaire médiéval et les occurrences littéraires du mot sont elles-mêmes rarissimes avant le XVI^e siècle¹¹. L'amphisbène chemine néanmoins à travers la statuaire et l'héraldique (= serpent ailé dont la queue porte une seconde tête). Comme le « serpent à deux têtes » américain, il devait être jugé « peu commun »...

Du reste, et chez les Anciens déjà, c'est un animal des confins. L'amphisbène hante *grosso modo* les mêmes contrées que celles où vivent les races monstrueuses de l'humanité : l'Inde, le désert de Libye, l'« Éthiopie »¹². Son domaine est le *limes* de l'*Orbis Terrarum* ; seuls d'intrépides voyageurs sont susceptibles de croiser son chemin.

Avec la découverte du Nouveau Monde, beaucoup de bêtes des marges orientales et méridionales du monde antique et médiéval ont migré vers

Bestiaire de Pierre de Beauvais (version courte), Paris, Nizet, 1977, pp. 67-72 [BU 840 "12" PIER 4 BE] ; voir également le *Dictionnaire des Lettres françaises. I. Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992, pp. 171-173 (« Bestiaires »). Je signale enfin un recueil de bestiaires mis en français moderne (textes de Pierre de Beauvais, Guillaume le Clerc, Richard de Fournival, Brunetto Latini, Corbechon) : Biancotto, G., *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Stock, 1980 [BU 840 (082) "04/14 BES].

10. D'après Lévy, R., *Chronologie approximative de la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen, Niemeyer, 1957, p. 13.

11. F. Godefroy n'en cite que deux dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* [GOD., I. 279c (*amphybane, amphisibene*)].

12. Sur la tératologie médiévale, voir Roy, B., « En marge du monde connu : les races de monstres », dans *Aspects de la marginalité au Moyen Âge* (collectif, sous la dir. de Guy H. Allard), Montréal, L'Aurore, 1975, pp. 70-80 [BU 940.54 ASP].

l'Ouest, de même que certaines races monstrueuses de l'humanité...¹³

Le « serpent à deux têtes » pourrait bien avoir été du voyage.

Mais revenons à Chateaubriand et au *Voyage en Amérique*.

Le séjour date de 1791. La rédaction du *Voyage* débute une trentaine d'années plus tard (des fragments, d'abord destinés aux *Mémoires*, sont à dater de 1822) ; le livre paraît fin 1827, dans les œuvres complètes (onzième livraison, T. VI et VII).

À cette époque, faut-il le préciser, le « serpent à deux têtes » avait disparu de la taxinomie des reptiles. Cuvier, par ailleurs grand lecteur de Pline et des bestiaires, a, dès 1805, dans ses *Leçons d'anatomie comparée*, reconduit l'amphibène au typhlops (*typhlops vermicularis*, reptile dont la tête et la queue renflée se ressemblent, ce qui a fait croire qu'il avait deux têtes et qu'il pouvait se déplacer aussi bien en avant qu'en arrière. Bref, le « serpent à deux têtes » avait déserté le champ épistémologique bien avant que Chateaubriand entreprît de rédiger son *Voyage* et sans doute même bien avant que l'erpétologie ne se constitue en science : Cotgrave, dans son dictionnaire bilingue (1611), définit le mot français « amphisbeine » : "A small worme-like serpent, that [...] seemes to have two [heads], because her tayle resembles her head."¹⁴ Il ne lui restait pour tout refuge que l'imagination des poètes... et de certains voyageurs.

En tête du *Voyage*, conformément à l'une des conventions du genre, Chateaubriand met « sous les yeux du lecteur quelques esquisses de l'histoire naturelle de l'Amérique septentrionale » (p. 735), après quoi il passe aux « mœurs des sauvages ». Le discours est docte et assuré, rédigé du ton de celui qui sait de quoi il parle. Le modèle énonciatif est de type scientifique ; l'enjeu est clair : il s'agit de garantir par avance l'autorité de ce qui formera ensuite la matière du livre.

13. Cf. Gagnon, F., « Le thème médiéval de l'homme sauvage dans les premières représentations des Indiens d'Amérique », dans *Aspects de la marginalité...*, op. cit., pp. 82-99. On trouvera dans cet article de quoi conforter l'idée de « long Moyen Âge » (entre la fin de l'Empire romain et la révolution industrielle) chère à Jacques Le Goff ; j'extrais ce passage : « Il faudra plus qu'un premier contact avec les Amérindiens pour faire disparaître de l'imaginaire humain les croyances aux humanités monstrueuses. En 1724, le jésuite Landau, dans ses *Mœurs des Sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps*, représentera encore en blemmye ceux qu'il appelle les Méso-Américains » (p. 84). Les *Blemmyae*, qui vivaient, à l'origine, en Libye, étaient des hommes sans tête, aux yeux sur les épaules (voir Isidore de Séville, *Etym.*, XI, 3 [*De portentis*]).

14. Cité dans le TLF, II, 867, s. v.

Dans les pages qu'il consacre à l'histoire naturelle, Chateaubriand pille sans détour les sources qu'il a consultées, en gros toutes les relations de voyages en Amérique disponibles sur le marché : F.-X. de Charlevoix (1744), J. Carver (1778), W. Bartram (1791), J. E. Bonnet (1802), G. Beltrami (1824), etc.

Bien sûr, la provenance de l'information est tue comme elle l'était dans les ouvrages de ses devanciers. En ce sens, Chateaubriand n'est pas plus « ein Grosser Plagiator » (E. Dick) que Bonnet vis-à-vis de Carver, par exemple. La seule différence, c'est que personne n'aura sacrifié sa peine aux « plagiats » de Bonnet.

En vérité, c'est là une pratique qui prolonge la tradition encyclopédique médiévale, une tradition qui n'est jamais que l'histoire continue de la réappropriation silencieuse des sources par des générations successives de savants (voir Isidore de Séville → Hugues de Saint-Victor → Brunetto Latini).

Ce qui, en revanche, est intéressant, c'est la façon dont Chateaubriand s'est réapproprié sa (ou ses) source(s), dans le cas particulier du « serpent à deux têtes ».

Ce serpent est cité au chapitre concerné, parmi d'autres espèces dont la réalité n'est pas en cause (pp. 746-747). Quelques anecdotes pour la « couleur locale » (sur la vénération des Indiens pour les serpents à sonnettes, par ex.), quelques appréciations qu'on pourrait, à la limite, prendre pour personnelles (« ils [le serpent-ruban, le serpent vert, le serpent piqué] sont parfaitement innocents et d'une beauté remarquable » ; « le plus admirable de tous est le serpent appelé "de verre" »), à l'occasion une distanciation de bon aloi (« c'est le dire des habitants du pays ») ou, au contraire, un rappel, avec « mise dans la poche » du lecteur, de la compétence du spécialiste (« j'ai parlé plusieurs fois dans mes ouvrages du serpent à sonnettes : on sait que...) joueront un rôle véridictionnel des plus efficaces.

C'est ainsi que le « serpent à deux têtes » prend place, tout naturellement, dans la vaste famille des serpents américains : « Le serpent à deux têtes est peu commun : il ressemble assez à la vipère ; toutefois ses têtes ne sont pas comprimées » (p. 747.)

La rédaction de l'article est à la fois prudente (« il est peu commun ») et fort précise (« ses têtes ne sont pas comprimées »). Quoique rare, cet animal n'est pas d'existence douteuse puisqu'on peut le caractériser à l'aide du métalangage du naturaliste.

D'après J. Bédier, Chateaubriand aurait puisé son information dans l'ouvrage de J. Esprit Bonnet, *Les États-Unis de l'Amérique à la fin du XVIII^e*

siècle (Paris, 1802)¹⁵. Mais, observe Richard Switzer, « celui-ci ne fait que copier Carver [*Travels to the interior Parts of America*, Londres, 1778-1779 ; Paris, 1784]. »¹⁶

Or, voici ce qu'écrivit Jonathan Carver à propos du fameux serpent :

“*THE TWO HEADED SNAKE. The only snake of this kind that was ever seen in America, was found about the year 1762, near Lake Champlain, by Mr Park, a gentleman of New England, and made a present to Lord Amherst. It was about a foot long, and in shape like the common snake, but it was furnished with two heads exactly similar, which united at the neck. Whether this was a distinct species of snakes, and was able to propagate its likeness, or whether it was an accidental formation, I know not.*”¹⁷

Ainsi, le seul serpent de ce type jamais vu en Amérique a été découvert aux environs de 1762, ce que Chateaubriand rend par le tour litotique et évusif : il est « peu commun ». Et là où le voyageur anglais se montrait des plus circonspects, ne sachant dire s'il s'agissait d'un représentant d'une espèce véritable ou d'un accident génétique, l'écrivain français observe le plus complet silence. Mieux, il parle des deux têtes de l'animal, mais se garde bien de préciser que celles-ci sont attachées à un même cou¹⁸. C'est très méthodiquement qu'il

15. Joseph Bédier produit le passage concerné du livre de P. E. Bonnet, *Les États-Unis de l'Amérique...*, 1802, p. 357, dans Bédier, J., op. cit., pp. 226-227 : « Il est douteux que le serpent à deux têtes forme une espèce. On n'en a encore vu que deux : l'un fut pris près du lac Champlain et donné en présent à Lord Amerhst, et l'autre conservé dans le musée du collège d'Yale. »

16. Switzer, R., op. cit., II, p. 216, n. 1.

17. J. Carver, *Travels*, 1779, pp. 487-488 ; cité dans Switzer, R., *ibid.*, p. 216, n. 2.

18. Il semble que cette anomalie ne présente pas un caractère d'exception absolu dans la nature. J'en connais au moins deux exemples récents. Le premier est signalé par les éditeurs espagnols des *Étymologies* : « *Queremos recoger aquí una curiosa noticia publicada por La Vanguardia, de Barcelona (16 sept. 1980). Según dicha noticia, en castellserà, Lérida, se capturó una serpiente de dos cabezas, de un metro de larga. "Lo curioso del mismo es que en el lugar de la cola tiene el reptil otra cabeza* » (Oraz Reta, J., Marquos Casquero, M. A., *San Isidoro de Sevilla. Etimologías. II (Libros XI-XX)*, Madrid, La Editorial Catolica, 1983, pp. 84-85, n. 46). Quant au second, je le tiens du journal *Le Matin de Paris* (aujourd'hui disparu), en date du lundi 18 avril 1983. Le journal se faisait l'écho de la « nouvelle rapportée par l'agence Novosti de l'acquisition par le musée zoologique d'Ukraine d'un serpent à deux têtes » et précisait : « Selon les savants soviétiques, cette malformation est due à une anomalie au cours du développement embryonnaire de l'animal. » Une photographie du serpent, sur laquelle on voit bien les deux têtes, l'une un peu plus petite que l'autre, attachées au même cou, accompagnait la brève. Je venais juste de lire le *Voyage* quand j'ai découvert cet article ; il

transforme ce que Carver donnait pour une fort probable erreur de la nature un monstre en amphibène. Car, pour le lecteur cultivé du temps, il allait de soi qu'un « serpent à deux têtes » ne pouvait porter ses têtes qu'aux deux extrémités, en accord avec la représentation antique et médiévale.

Non content d'être un « plagiaire », Chateaubriand serait donc bel et bien, comme on l'en a accusé, un faussaire et un « menteur » (un menteur par omission, mais un menteur quand même) ! En fait, il se comporte avant tout en poète (on sait que, pour Platon, c'est à peu près la même chose : de tous les « imitateurs », les poètes sont les plus éloignés de la vérité ; cf. *Rép.*, X, 602c). En poète, et sans doute aussi en homme las, que la rédaction d'un *pensum* sur l'histoire naturelle de l'Amérique ne devait que très modérément passionner (rappelons que le *Voyage* est une œuvre de circonstance). « Repiquer », telle quelle, la notice de Carver, voilà qui eût été bien plat et qui eût fait manquer son but à l'écrivain : dépayser. La tentation était trop forte, et la solution si obvie ! Et, puisque l'animal est dit « peu commun », le mensonge reste, après tout, bien véniel.

C'est, comme je le disais, avec le regard du poète, peut-être doublé du regard de l'enfance – je pense à l'enfance « gothique » de Combourg¹⁹ – qu'il a substitué, sans y paraître, à un bizarre mais vrai raté de la nature une belle et troublante réussite de l'imaginaire : l'*amphisbaena-anfemeine* des « *tens ancienor* ».

Tout porte à voir dans ce truquage des sources et, concomitamment, leur poétisation allusive dans le *Voyage*, une manifestation particulière de ce qu'un critique appelle – qu'il me pardonne l'emploi extensif que je fais ici de ses mots – une « réaction au monde moderne concret »²⁰.

patientait depuis dans mes « archives ».

19. J'ai rappelé qu'en héraldique le mot « amphibène » désignait un serpent ailé dont la queue porte une seconde tête. Or, dans les *Mémoires*, au chapitre 7 du livre premier, dans lequel Chateaubriand décrit le château de Combourg, il est question d'un salon qui devait fort impressionner le tout jeune seigneur du lieu : « Au-dessus de ces pièces était le salon des Archives, ou des Armoiries, ou des Oiseaux, ou des Chevaliers, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints » (Levaillant, M., Moulinier, G., éd., *Chateaubriand. mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1957, t. I, p. 44). Il vaudrait la peine de vérifier si, dans ce salon ou dans quelque autre lieu du château, ne se cacherait pas une figuration de l'amphibène.

20. Cf. Barberis, P., *Chateaubriand : une réaction au monde moderne*, Paris, Larousse, 1976, p. 36 : « Le *Voyage en Amérique* constitue, comme texte et comme expérience, l'étage le plus ancien de la réaction de Chateaubriand au monde moderne concret. »